

## REPORTAGE

Des femmes accueillies par l'association Agapa racontent comment elles se sont reconstruites après des années de souffrance et de solitude

# Comment « revivre » après une interruption de grossesse

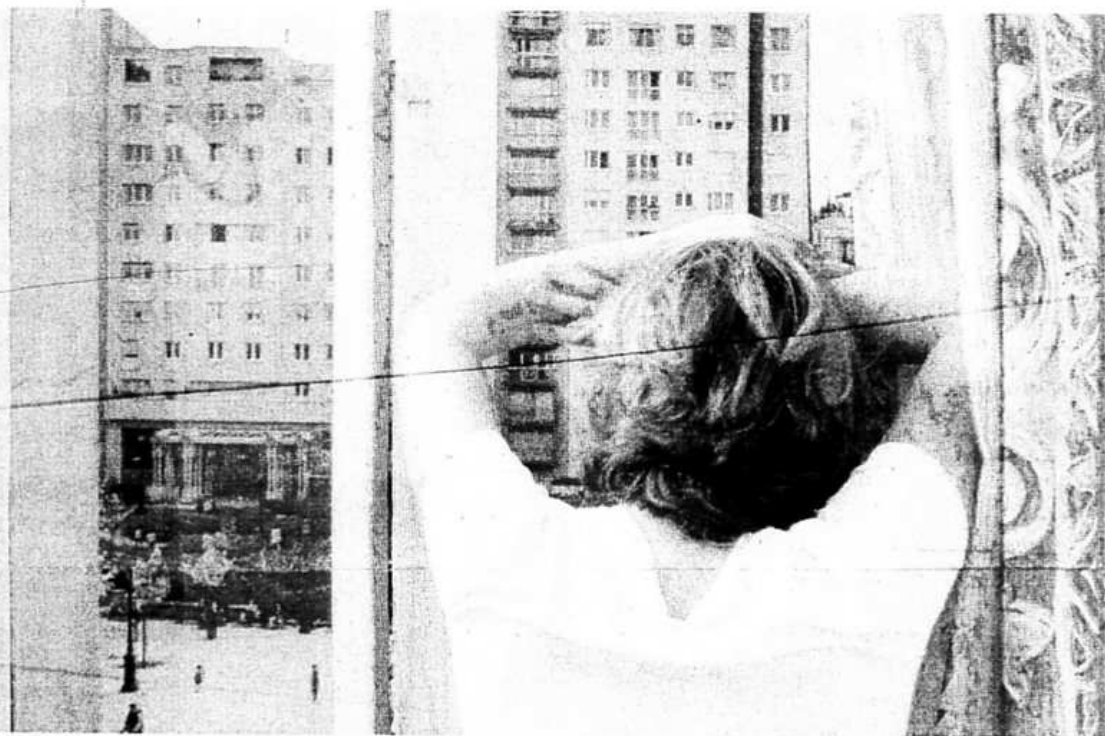
Pendant huit ans, Stéphanie a tout gardé en elle. Des années de détresse et d'immense solitude. Assise dans son petit appartement clair aux fenêtres grandes ouvertes, elle se souvient comment, à 26 ans, après s'être séparée de son compagnon, elle s'est retrouvée enceinte, ne se « sentant pas d'être mère ». « Je ne peux pas dire que je ne voulais pas de cet enfant. Mais je me disais qu'il ne serait pas heureux », témoigne-t-elle. Sans en parler à personne, craignant la réaction de ses parents, elle décide d'interrompre sa grossesse. Tente d'abord « d'oublier ». Puis, prenant conscience de la « monstruosité » de son acte, se met à se punir. Fréquente des hommes qui la rendent malheureuse, refuse toute évolution professionnelle, se comporte « comme un paillason »...

« Je me disais que je ne méritais que ça. J'avais des mots très durs envers moi », reconnaît Stéphanie. Désireuse d'améliorer ses relations avec sa mère, elle entame une psychothérapie. Mais la porte se ferme dès qu'elle tente d'évoquer son IVG: la jeune femme sent qu'il est « inutile d'insister ».

Cette « écoute bienveillante » dont elle a tant besoin, c'est à Agapa que Stéphanie a fini par la trouver. Depuis 1994, cette association accompagne des hommes et des femmes, croyants ou non, touchés par la perte d'un enfant, avant ou autour de la naissance. Avec un objectif: les aider à retrouver l'estime d'eux-mêmes et à repartir de l'avant. Quelque temps après avoir appris par hasard l'existence d'Agapa, Stéphanie s'est décidée à décrocher son téléphone. Les premiers mots reçus seront ceux qu'elle « avait toujours eu envie d'entendre ». « Une barrière s'effondre. » Mais, précise-t-elle, « ce n'était pas des larmes de tristesse. Enfin, quelqu'un écoutait ce que j'avais à dire »: cette culpabilité qui la paralyse, l'empêche de prendre un enfant dans les bras, et qu'elle a l'impression de porter « sur (son) front ». Le parcours est parfois douloureux, surtout quand l'accompagnatrice l'invite à se replonger dans son enfance. Mais jamais elle ne flanche, intimement convaincue qu'elle ne sera « plus la même après ». Aujourd'hui, Stéphanie suit toujours une psychothérapie. Mais elle n'hésite pas à l'affirmer: le parcours avec Agapa lui a réappris « ce que c'est que la vie, d'aimer et d'être aimée ». Plus solide, elle donne « moins de prise aux autres ».

Pour Audrey, baptisée à l'âge adulte, tout a commencé en confession. Alors qu'elle l'avait totalement occulté, « supprimé de sa mémoire », son avortement est soudain remonté à la surface. Sans préméditation, vingt-cinq ans plus tard. « Sur le coup, j'avais 23 ans, je l'avais vécu comme quelque chose de très banal, un acte médical, comme lorsque l'on vous arrache une dent, se souvient Audrey. J'avais sans doute besoin de la lumière du Seigneur pour me reposer la question. » En plein désarroi, elle est aiguillée vers Agapa par son accompagnateur spirituel. L'association lui propose un parcours en équipe, à trois. « Avancer avec d'autres femmes a été un soulagement. On était différentes mais dans le même cas de figure », analyse-t-elle.

Reconstituer son arbre généalogique et rejouer une scène de son enfance l'a beaucoup aidée. Audrey a pu se « situer face à son père, complètement différemment ». Lors d'une étape plus difficile à franchir, elle est tombée malade. « Il y avait des résistances » en elle, dit-elle. À leur demande à toutes trois, le parcours s'est clos par une messe. Non pas « d'enterrement, mais presque de naissance ». « Nous étions pardonnées et les bébés étaient là, sortis de l'oubli », assure Audrey.



Les personnes touchées par la perte d'un enfant, avant ou autour de la naissance, peuvent trouver une « écoute bienveillante » auprès d'Agapa.

## REPÈRES

### L'association Agapa

#### ► Elle a été fondée en 1994

à Paris, à l'initiative du Service diocésain de la pastorale familiale. L'objectif était d'écouter et d'accompagner des femmes – et des hommes – ayant vécu une interruption (volontaire ou médicale) de grossesse. Désormais, elle accueille également des femmes ayant perdu un enfant accidentellement, pendant la grossesse ou à la naissance.

#### ► Le parcours a été conçu avec l'aide de psychiatres.

Prévu pour se dérouler sur une quinzaine de rencontres hebdomadaires, individuelles ou en groupe, il se compose de six parties: « Sur le chemin de son passé », « Vers une plus juste connaissance de soi », « Sur le chemin du deuil », « Sur le chemin du pardon », « Vers les autres et vers son Dieu (si l'on est croyant) », « Évaluation et perspectives ».

► Contact: Agapa, 42 rue Saint-Lambert, 75015 Paris. Tél.: 01.40.45.06.36 (antennes en province).

Le pardon – « demandé à l'enfant et que l'on peut ensuite s'accorder à soi-même » –, c'est aussi ce que Madeleine, 37 ans, retire de son parcours avec Agapa. La jeune femme s'est adressée à l'association quelques semaines seulement après son interruption volontaire de grossesse, choquée du « tabou » entourant son acte: « Quand je me suis réveillée, j'étais en larmes. J'ai demandé au médecin si l'enfant, ou l'embryon (en l'occurrence, c'étaient des jumeaux) avait eu peur de ce qui s'était passé. Il m'a répondu qu'il n'en savait rien et qu'il fallait que je tourne la page... » Et toujours le même refrain: « Tu n'es pas mariée », « Tu as le droit »... « La douleur, il faut donc la garder en soi. J'étais révoltée par cela », insiste-t-elle.

Pendant son parcours, en équipe là aussi, Madeleine « cherche à comprendre pourquoi » elle a fait ça. Car, à ses yeux, « on ne se dit pas: je vais le faire et point final. On est tiraillé. On le fait plus par faiblesse que par conviction. » Il faut donc comprendre « pourquoi cette faiblesse ». Et aussi « quelles sont nos qualités et nos forces. C'est comme cela qu'on arrive petit à petit à retrouver l'équilibre ». Au cours d'une séance consacrée à l'enfance, Madeleine se revoit petite, pleurant. « C'est là que le pardon s'est fait: il faut accepter que l'on puisse être faible. Et puis, si Dieu nous pardonne, il ne faut pas être orgueilleux, mais savoir se pardonner aussi. » Comme « toute période de deuil », le parcours proposé par Agapa lui a semblé difficile. Mais, souligne-t-elle, « c'est à ce prix qu'on arrive à oublier de façon saine, à se soigner ». Depuis, Madeleine s'est mariée et est aujourd'hui enceinte de quelques mois. Un « immense bonheur ».

Sachant que la majorité des femmes accompagnées par Agapa ont connu un avortement, Valérie, mère de quatre enfants, estime avoir connu une « histoire relativement facile ». Et

pourtant, avoir perdu quatre fois un fœtus à cinq ou six mois de grossesse l'a « foutue par terre »: « Un an ou deux après le dernier, je me suis dit: Je ne vais pas m'en sortir. Je ne cessais de pleurer toute la journée », se souvient-elle. Dans son couple, le problème de la mort est « délicat ». Son mari vit encore douloureusement la perte de ses parents. La souffrance et la tristesse sont donc partagées, mais chacun les vit différemment. Son entourage ne l'aide guère plus: la détresse « fait peur » aux autres, qui en deviennent « maladroits ».

Un entrefilet dans un journal lui apprend qu'une association forme les professionnels de santé au problème « du deuil autour de la naissance ». Valérie appelle et entame le parcours, seule, avec une accompagnatrice. Son enfance vécue, son enfance rêvée, comment la voit une bonne amie, les valeurs auxquelles elle tient: Valérie réfléchit à des choses « auxquelles elle n'avait jamais pensé ». Les rendez-vous ont lieu dans une petite salle paroissiale. « On avait froid. Et plein de paquets de mouchoirs. » Tout est noté dans son carnet de parcours: « La mort de ces bébés est une réalité en moi de la mort et de la vie mêlées. Pourquoi la joie d'avoir un autre enfant ne m'est-elle pas donnée? » Ou encore: « Impression qu'on m'a volé quelque chose. Obligation de me réapproprier mon corps, gros, et avec "rien". Un "rien" qui emplit tout dans mon quotidien. »

Pourquoi ces décès, cette souffrance? La jeune mère n'a certes pas la réponse. Mais elle a « offert » la question autrement, et s'en trouve apaisée. « Dans le fond, j'ai eu huit enfants, et mes bébés ont existé. Il ne faut pas forcément des épreuves pour grandir, mais il se trouve que, finalement, ils m'ont aidée. J'ai une oreille plus attentive aux autres. » Valérie n'hésite pas à le dire: Agapa l'a « sauvée ».

ANNE BÉNÉDICTE HOFFNER